

A man with a beard and long hair is shown in profile, drinking from a clear glass bottle. He is wearing a dark, patterned jacket. The scene is lit with vibrant red and blue light, creating a high-contrast, moody atmosphere. The background is dark with some blurred light sources.

**JAKUB
ZULCZYK**

FEEDBACK

RIVAGES/NOIR

Marcin Kania, star du rock polonais tombé dans l'alcoolisme, est surtout connu pour avoir composé un tube rebelle et ironique, « Je t'aime comme la Russie ». À plus de cinquante ans, père de deux enfants et marié à une femme qui ne supporte plus ses agressions et ses infidélités, il aurait sans doute complètement sombré sans ses droits d'auteur et sa réputation de légende. Mais lorsque son ancien producteur lui propose d'investir dans une affaire juteuse, Marcin est bien loin de se douter de l'enfer qui l'attend. Son fils disparaît, et c'est le début d'une plongée dans le monde mafieux de l'immobilier post-communiste.

Jakub Zulczyk est né en 1983 et vit à Varsovie. Romancier à succès, journaliste, scénariste pour la télévision, il a notamment signé les séries *Blinded by the Lights* (HBO) et *Feedback* (Netflix), adaptées de ses propres romans.

« Saccadée et nerveuse, l'écriture crue de Zulczyk, qui fait la part belle aux dialogues souvent surréalistes, déroute avant d'accrocher. Son style, nécessairement clivant, n'est pas sans rappeler celui de Roberto Saviano. » *Les Échos*

Du même auteur
chez le même éditeur

Éblouis par la nuit

JAKUB ZULCZYK

FEEDBACK

Traduit du polonais
par Kamil Barbarski et Erik Veaux

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

Ouvrage publié en Pologne sous le titre :
Informacja zwrotna

Couverture : © Stocksy.

© Jakub Żulczyk, 2021,
avec l'autorisation de l'Agencja Literacka Syndykat Autorów
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5963-9

Tout ce qui ne s'est jusqu'ici pas produit
et ne devait jamais se produire.

Charles Jackson, *Le Poison*

Prologue

L'unique issue

J'ai rêvé que je buvais.

J'étais au milieu de la rue, devant un centre commercial, nu comme un ver, même si ça n'avait en fait là pas trop d'importance. Les autres ne le voyaient pas, et ça ne me faisait ni chaud ni froid. J'étais tout simplement à boire dans un verre avec des glaçons une vodka Wyborowa, de la meilleure, qualité export.

Elle avait goût de caresses de Dieu.

Un goût qui reste longtemps sur les lèvres après le réveil. Presque toute la journée.

Il y a chez les musiciens une maladie professionnelle comme ça, les acouphènes, *tinnitus auris*. Incurable. On entend un sifflement, un léger bourdonnement, ou un bruit permanent, et même pendant le sommeil, et quoi qu'on fasse. Certains finissent par se suicider. Moi aussi j'ai un truc de ce genre, mais au lieu que ce soit un bruit ou un bourdonnement, c'est un craquement de glaçons qui se fait dans mes oreilles. Parfois, j'ai l'impression que des icebergs, des énormes, viennent se cogner sous mon crâne tandis que coulent entre eux des courants d'un froid gluant.

Je m'appelle Marcin Kania, et je suis...

On sait qui je suis.

J'ai travaillé dans l'industrie de la variété, même si en Pologne il s'agit moins d'industrie que de malaxage de bouillasse. J'ai d'abord été musicien moi-même. Puis manager d'autres musiciens. J'ai publié une revue musicale. Dire qu'il y a eu des gens pour l'acheter. J'ai créé les premiers portails internet. Mais en fin de compte, j'ai gagné le plus d'argent en touchant les droits d'une vieille chanson stupide que tout le

monde connaît, mais que plus personne ne peut écouter à part les chauffeurs de taxis.

On dit que l'alcool fait perdre le contrôle, mais moi, je n'ai jamais eu le contrôle. Par honte, colère, dégoût. Sentiments.

J'ai cinquante ans, mais ne me souviens que de la moitié.

On dit que l'alcool fait perdre la mémoire, et c'est peut-être bien comme ça.

Marta et moi, on vit séparés. Même si à la lumière de ce qu'il vient de se passer, maintenant, difficile de vraiment dire comment on vit. Nous avons habité séparément les deux dernières années. Hier, nous en avons plaisanté. Pour la première fois depuis dix bonnes années. Marta a dit :

– Regarde, on est un couple tellement minable qu'on n'a même pas su divorcer comme il faut.

J'ai ri. Elle aussi.

Nous avons une fille. Et un fils. Oui, elle, on l'a toujours.

On dit que l'alcool anéantit la famille. Ça non, pas que. Ça tue la famille. Ça tue d'abord chaque membre un par un. De nombreuses manières, en secret, en cachette ou en public, sur un échafaud à la joie du public. Et ça tue ce qu'il reste, parce qu'il reste toujours quelque chose de la famille une fois que tous sont morts : tel membre oublié sur le plancher, un membre dénudé, sans défense, piétiné, qu'on porte en offrande en le jetant au feu dans un poêle.

Ah, oui, j'oubliais. Justement.

Je m'appelle Marcin Kania, et je suis – sans doute – un assassin.

Je vais aller tuer quelqu'un.

C'est ça que je vais aller faire.

Marta se tient dans l'encadrement de la porte et dit :

– Non.

Elle a un air de fantôme et, ces dernières semaines, elle a perdu dans les quinze kilos. Sa robe fripée lui descend sur le corps comme une traîne noire. Je sais qu'elle prend quatre

genres de psychotropes, ce qui lui permet de marcher sur ses jambes et de parler.

Je n'ai pas meilleure mine. Pour dire la vérité, nous sommes déjà morts tous les deux.

Est-ce que ça devait finir comme ça ? Visiblement oui, puisque c'est comme ça que ça finit.

– Nounours, qu'est-ce qu'il nous reste ? demandé-je.

– Il nous reste Ula.

Je tiens à la main un sac de sport avec le logo d'une chaîne de salles de muscu, difficile de dire d'où il me vient, je n'ai pas souvenir d'être jamais allé suivre un entraînement. Le sac est petit mais pratique, on peut y ranger une bombe gaz poivre, un ensemble de couteaux de cuisine, un hachoir à viande, une agrafeuse de bureau, des tenailles, un tournevis, une bobine de fil, une mince corde en plastique.

Tout ça trouvé dans la maison.

Si Capone était là, il me sauterait dessus, viendrait poser ses pattes sur mes épaules et me souffler la puanteur de sa gueule. Il voudrait sortir en balade, s'amuser ou simplement bouffer quelque chose. Mais Capone n'est plus là.

– On vivrait alors ensemble, en couple marié, après tout ça ? demandé-je.

Marta et moi, nous sommes mariés depuis vingt-six ans. Quand on vient d'en avoir juste vingt, impossible de voir si l'autre est maudit. Marta chantait, je jouais dans un groupe. Elle commençait ses études et moi, je n'en suivais aucune.

Elle s'approche et m'attrape par les poignets.

– On ne s'en tirera jamais, ma petite, dis-je pour lui expliquer.

– Ula a raison. Nous devons penser à elle. On ne peut pas lui faire ça, insiste-t-elle.

C'est vrai. Mais il y a des choses que nous ne pourrions pas éviter.

Je me rappelle quand je l'ai vue pour la première fois. C'était pendant une répétition avant je ne sais plus quel

concert, elle était seule sur la scène, elle chantait *Le Lac du bonheur* de Bajm, d'une voix forte et pure. Personne n'avait jamais entendu parler d'elle. Quand elle a fini, elle m'a regardé, je lui ai tendu la main pour l'aider à descendre.

C'est là que j'ai commencé à la tuer. Ma petite, je te demande pardon.

Je n'ai pas besoin de beaucoup de force pour me libérer, elle est tellement faible. Je la serre contre moi, mais elle n'arrive pas à se détendre assez pour se laisser prendre. Elle est tendue à mort, il n'y a rien que du bois et du fil de fer sous la peau.

Elle recule, s'assoit sur les marches et se met à pleurer doucement.

– Je prends tout sur moi.

Elle ne répond pas.

– Tous ces trucs, rien à foutre, les appartements, c'est à vous. Vendez-les. Vous aurez de quoi vivre.

Elle ne répond pas.

– C'est l'unique issue.

Je pose la main sur la poignée, j'ouvre la porte.

Le jour où Marcin Kania est venu au monde à la maternité de l'hôpital de Praga, quelque chose a dû foirer. Les planètes ne se sont pas alignées, l'espace-temps s'est ratatiné – aucune idée de ce qui a pu se passer, pas la peine de creuser, aucune raison d'accuser qui que ce soit.

C'est venu comme c'est venu.

J'ai toujours eu la poisse.

Je n'ai jamais su que m'y enfoncer.

Maintenant, je fonce à l'aveugle. Je brûle les feux, je coupe les priorités. Je souhaite peut-être que la police m'arrête, qu'on m'empêche, qu'on me retienne avant qu'arrive ce qui doit arriver. Il se trouve que je n'ai pas de permis. Pas besoin de dire pourquoi on me l'a enlevé. Tant pis, de toute façon, j'irai en taule. Pour le moment, personne ne me suit. Personne ne me voit. Peut-être que les radars vont me flasher, mais possible qu'ils soient en panne.

J'arrive sur place en quinze minutes.

C'est un immeuble de logements au bord de la Vistule, pas loin de la rue Dobra. Je me gare en face, il y a une place. Il fait déjà sombre et tout est très calme, on n'entend que le vent dans les arbres et le bruit de voitures qui passent au loin. Une lueur stérile, laiteuse, émane du bâtiment.

Je descends de la voiture, passe le sac sur mon épaule, rajuste mes lunettes et me dirige vers le bâtiment.

Je m'appelle Marcin Kania et je m'en vais tuer un homme.

Sur quoi j'irai boire.

Va au bonheur

Je me retiens au fauteuil, solidement, en essayant de ne pas glisser jusqu'au plancher. Le revêtement douillet du sol embruni de saleté fait penser à un lac ; mes pieds s'y enfoncent jusqu'aux chevilles. Je suis arrivé tôt parce que je n'avais nulle part où aller.

Faut attendre encore une demi-heure.

Je pense au mot « toujours ».

Je sais qu'il est arrivé quelque chose de terrible.

Des objets, encore dans le même arrangement. Des verres Arcoroc couleur marron. De vieux numéros de magazines sur le plateau inférieur de la table basse. *Aux quatre coins, Ton chien, Le Quotidien thérapeutique*. Des cartons de jus. De l'eau gazeuse, de l'eau plate. Du café en poudre Jacobs dans des bocaux en verre. Un truc translucide, semi-circulaire, sur le similicuir de l'accoudoir du fauteuil. Je pense d'abord qu'il s'agit d'un insecte mort, mais c'est une rognure d'ongle.

On dit toujours que telle chose est pour toujours : je t'aime pour toujours, où que tu seras, toujours, toujours fidèle. Pourtant, il n'y a pas de « toujours », il n'y a que jusqu'à la mort. Ça fait une grande différence.

Il est arrivé quelque chose de terrible.

Je ne me rappelle absolument pas quoi.

Ils auraient quand même pu peindre ces murs. Des centaines de mains ont laissé des traces noires autour des interrupteurs. Pas seulement des interrupteurs. Les gens viennent très souvent toucher ces murs. Ils s'appuient dessus dès qu'ils comprennent avoir enfin trouvé contre quoi s'appuyer.

Le nom du centre, c'est Futur. Pas le plus heureux des choix. Les participants à la thérapie se décrivent donc eux-mêmes comme des Fouturistes. Ça sonne comme un nom de bête

d'élevage. Élevée artificiellement, ratée, qui donne aussi peu de fourrure que de viande, inapte à la reproduction.

La femme m'appelle de derrière son bureau. Je ne me souviens jamais de son nom, c'est une grosse lymphatique, une sorte de figurine collée entre un écran, un fax et une imprimante-scanner, mais qui en dépit de la présence de tous ces équipements note tout avec des feutres de couleur dans un volumineux cahier A4.

– Marcin, dit-elle.

Je m'avance vers elle avec l'humilité d'un élève puni. Je pose les mains sur le bureau. Je regarde des rangées de chiffres de toutes les couleurs. Les chiffres se changent en arc-en-ciel de puces multicolores et se mettent à danser.

– Mille trois cents zlotys, Marcin, dit-elle.

– Treize.

– Quoi ? demande-t-elle.

– Rien, rien, c'est rien.

J'essaye de me rembobiner comme une vieille cassette.

– Mille trois cents zlotys, ça fait treize billets, je crois que c'est ce que je voulais dire.

J'ai l'argent dans la poche, attaché avec une épingle, très bien. Je le prends, je compte. Un billet, deux billets, trois billets.

Jarek émerge derrière elle. Large et massif, chauve, toujours habillé comme pour aller à la pêche, sans oublier les grosses perles de corail accrochées à son cou, comme celles qu'on vend sur les stands au bord de la mer. Les filles se moquent de lui, disant qu'il a un air de Bouddha. Il me fait l'effet d'un bonhomme de neige en cholestérol.

– Je dois appeler la police ? demande-t-il.

Je fais non de la tête, qu'il n'a pas besoin de me faire peur, je vais bien me tenir.

– C'est ce que je voulais entendre, Marcin. Je veux entendre que ce n'est pas nécessaire.

Quatrième billet, cinquième billet, sixième billet.

Tu seras toujours alcoolique, qu'ils disent. Je serai toujours un alcoolique – tu le répètes après eux. Mais en réalité, j'espère que non. J'espère que je ne le serai que jusqu'à la mort.

– Viens.

Il me prend par un bras et me conduit comme un petit vieux à l'endroit où j'étais assis un instant plus tôt. Il s'assoit en face et regarde sa montre. Il soupire. Tapote sa cuisse des doigts. Est-ce que j'ai vraiment donné tout l'argent ? Peut-être que le seul fait de lui donner une somme, n'importe laquelle, était suffisant ?

Si le ciel existe, ou l'enfer, et si là-bas on est alcoolique pour l'éternité, alors merci pour moi, vous pouvez me débrancher. D'une manière générale, vous pouvez me débrancher. Je paye comptant. Non, pas besoin de facture, merci.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demande Jarek.

J'ai au sommet du crâne une sorte de poids de plomb, il me pèse sur le cerveau comme une presse. Il faut que je me secoue la tête et le fasse tomber, sinon je vais devenir fou. Il voit ce que je veux faire et me repousse dans mon fauteuil. Il fait chauffer de l'eau, quatre cuillerées par verre, et autant de sucre. Ça me fera vomir, mais ça ne sert à rien de le dire, pour Jarek, la caféine avec du sucre est le meilleur remède contre toutes les maladies.

– Il s'est passé quelque chose, dis-je en me désignant du doigt.

Il pose un verre devant moi. Il m'examine.

– Raconte.

– Je préfère en groupe.

– Je ne sais pas si on va te laisser participer au groupe. Vraiment, je devrais appeler la police.

– Si je suis obligé, je m'en irai tout seul.

– Non, Marcin, j'ai peur que tu te jettes avec tes grosses pattes sur quelqu'un.

– Je ne l'ai fait qu'une fois, tout au début.

– Justement, tu t’es retiré dès le début. Comme au Monopoly. Tu as déjà joué au Monopoly ?

Qu’il fasse comme bon lui semble, j’irai, même si je ne sais pas encore où. Tous sont fâchés contre moi. Ils me haïssent. Ils se sont mis d’accord il y a longtemps, par internet ou pas, bien avant, avant qu’arrive internet, avant ma naissance, ils se sont mis d’accord par courrier quand ils ont vu le ventre de maman, un ventre un peu bizarre, moche, et ils ont arrangé leur complot, ils ont signé les papiers qu’il fallait, ils se sont fabriqué un tampon, et c’est comme ça qu’est né le Grand Accord Secret Contre Marcin Kania.

Depuis, ils s’arrangent toujours pour que ça fasse mal. Que je n’arrête pas de grimper pour retomber de plus haut et me démolir encore davantage à chaque fois. Bonnes gens, pitié, on ne peut pas vivre comme ça.

– Tu n’as rien besoin de faire, dis-je. Je déguerpirai, un point c’est tout.

Je me relève, je me tiens debout. Qu’il appelle où il veut. Je ne suis pas saoul du tout. J’ai été saoul avant. Il faut que j’y aille, et que je le retrouve. Qu’est-ce que je suis venu foutre ici ?

Ces murs, la saleté, les sols, les tables, les journaux, tout se met à tourner en douceur comme si une grande main à la Monty Python y avait plongé une longue cuillère et s’était mise à mélanger.

Le téléphone, minute, il a peut-être téléphoné, peut-être écrit. Il attend peut-être quelque part, il appelle, il a besoin d’aide.

– Il est arrivé quelque chose de terrible, dis-je.

– Assieds-toi.

Jarek m’attrape par le bras et me renvoie dans mon fauteuil.

Non, il n’a pas appelé, ni rien écrit. Oh, mon Dieu, que de pensées.

Traverse en paix tous bruits et agitations, et souviens-toi de la paix qu’on trouve dans le silence.

Le téléphone est silencieux et hostile. Il ne réagit pas à mes doigts. Jarek me tire vers le bas, je m'assois.

Il me montre la pendule. Il reste encore dix minutes. Il me fourre le verre dans les mains. Je bois une gorgée. C'est sucré et dégueulasse.

– Va à une réunion, me dit-il. Il y en a une dans une demi-heure, rue de l'Hôpital. Je te commande un taxi. Vas-y et ensuite tu reviens me voir une fois que tous les autres seront partis.

– Je dois écouter ce qu'ils vont me dire. Je veux avoir leurs feedbacks.

Premier coup de sonnette à la porte. Qui me transperce comme si on me tournait une roulette de dentiste dans le tympan. Tout n'est plus que cette sonnerie qui me remplit la tête, et je sens aussitôt dans ma gorge une boule acide et familière de vomi.

Qui monte l'escalier ? Qui est en chemin ? Jadzia ? Sylwia ? Jakub ? Ce sont eux d'habitude qui arrivent les premiers. Que vont-ils dire en me voyant ? Jadzia est toujours gentille avec moi, elle a ce sourire de bonne femme bien à elle, chaud comme un bon chocolat, mais les autres ? Ils m'ordonneront simplement de sortir. En ajoutant qu'on ne me laissera plus jamais entrer. Ils voudront me voir mourir dans la rue. Devant un marchand de bouteilles. Pauvre et seul. Parce qu'eux aussi font partie du complot. Ils se sont inscrits sur internet.

Autant que possible, et sans te renier, reste en bons termes avec tout le monde.

Je ressors encore mon portable. Mais rien sur l'écran.

– Mieux vaut que tu n'appelles plus nulle part, dit Jarek qui me prend le téléphone des mains et le pose avec précaution sur la table.

Il me donne un mouchoir. J'essaye de me retenir, mais impossible, ça sort tout seul de moi. Il me tape sur l'épaule. J'essaye de lui faire comprendre que ça va se calmer, mais je ne suis plus que tremblements.

Il est arrivé quelque chose de terrible.

Voilà Sylwia. Le visage rouge, à bout de souffle. Elle a marché d'un pas énergique et rapide comme à son habitude. Quand elle est entrée, elle a légèrement fait craquer le plancher. Ou c'est moi qui me suis fait craquer la tête. Elle m'envoie son « salut » discret coutumier. Elle s'approche de moi, penche la tête. Ça y est, elle voit.

– Tu as encore fait des tiennes, Marcin, constate-t-elle avant d'ajouter à l'intention de Jarek : Il devrait rentrer chez lui.

– Il devrait, mais il veut rester, répond celui-ci.

– Merde, tu as suivi toute la thérapie. Et il va falloir que tu reprennes tout depuis le début, dit Sylwia en secouant la tête.

– Concentrons-nous pour le moment sur le présent, dit Jarek.

Oui, j'ai fini toute la thérapie. Je suis un Fouturiste. J'ai même été enfermé en désintox. Notre petite troupe est un groupe de soutien pour ceux qui veulent entretenir leur sobriété, garder le contact avec le Centre. Comme on le voit, ça ne m'a pas aidé.

Jarek a raison. Advienne que pourra.

Je reprendrai depuis le début ou je ne reprendrai pas. Soit je me saoulerai, soit je ne me saoulerai pas.

En ce moment, ça n'a pas vraiment de sens.

Ce qui a du sens, c'est qu'il est arrivé quelque chose de terrible.

Jakub entre derrière Sylwia. Suivi de Jadzia. Ils ont dû se retrouver en chemin. À moins qu'ils n'aient attendu en bas pour fumer. Jadzia en a fumé trois. Elle dit qu'elle peut parce que ce sont des cigarettes fines. Elle tient dans une main un petit paquet enveloppé dans du papier légèrement humide. Je pourrais en allumer une, peut-être que ça me calmerait ? Fumer me fait venir des idées que je n'aurais normalement pas. Des idées et des solutions. J'ai maintenant terriblement besoin d'une idée. J'ai surtout besoin d'entendre que tout fonctionne.

Que tout va bien. Qu'il y a juste eu un esclandre ordinaire que j'ai oublié. Que Piotr est quelque part avec ses copines ou avec une nana. Que je me suis juste torché, et quoi, le monde ne s'est pas effondré, il y a toujours de la bonne humeur, et vingt-quatre heures qui suivent, et si tu es tombé, relève-toi, bla-bla-bla-bla.

Énonce ta vérité de façon claire et calme, écoute les autres, même idiots ou inconscients, eux aussi ont droit à la parole.

– Salut, Jadzia.

J'essaye de lui sourire en premier. Elle s'approche, lentement, s'assoit en face de moi, pose avec précaution le paquet sur la table, à côté de mon téléphone. De la tête, elle fait signe que ça ne va pas bien. Elle regarde Jarek.

– Je voudrais que vous preniez la décision, savoir s'il peut rester ou non, dit Jarek.

– Non, il ne devrait pas.

Jadzia porte sur le visage le souci que lui donnerait un petit-fils venant de se casser une jambe.

– Putain, Marcin, t'as déconné.

Jakub enlève son manteau, ne sait quoi en faire, le portemanteau est plus loin dans la salle commune, il le remet. Il est bien, son manteau. Une doublure à carreaux, sans doute un Burberry. Bien et cher.

– Langage, lui rappelle Jarek.

– On n'est pas encore au groupe, réplique Jakub.

Ils sont déjà nombreux, trop nombreux, assez pour m'annoncer un verdict, et voilà qu'en arrivent d'autres, des coups de sonnette se suivent. Helena, Darek, c'est-à-dire Gus. Adam, c'est-à-dire Satan. Peut-être même que Motus va arriver. Motus arrive toujours quand il y a des ennuis, comme la Mort dans ce vieux film où elle joue aux échecs avec un chevalier.

– Tu as été aux urgences ? demande Jadzia.

– Je ne sais pas, lui dis-je parce que je ne peux pas l'exclure.

C'est Satan, je le reconnais au fracas que fait la porte en cognant contre le mur ; il n'arrive jamais à l'ouvrir normalement, il doit toujours faire son entrée de dragon. Il fonce dans le local, tache noire mobile qui se reflète sur les murs. J'ai toujours pensé qu'il arrivait shooté, tant il est rapide et bloque tout l'espace. Mais non, c'est simplement qu'il est comme ça, dynamique, comme Jadzia l'a un jour gentiment qualifié. C'est moi qui voudrais le voir shooté parce que je voudrais être meilleur que lui. Je voudrais être meilleur qu'eux tous, mais je suis pire. Les enfants, faites surtout attention à vos propres prières.

Ma gueule me fait horriblement mal. En totalité et dans chacune de ses parties.

Satan me voit et recule instinctivement d'un pas. Depuis que nous nous connaissons, c'est sans doute la première fois que je lui fais cette impression.

– Oh, putain, c'est du joli, fait-il en commentaire.

– Langage, répète Jarek.

– Tu devrais peut-être aller aux toilettes, vieux, affirme-t-il. Te laver un peu la tronche si tu dois rester ici.

– Tu veux donc qu'il reste ? demande Jarek.

– Et où veux-tu qu'il aille ? Il n'y a qu'ici qu'il a sa place. Nulle part ailleurs, répond Satan.

Il lance sa peau de bête noire par terre. En dessous, il porte une blouse avec un dessin satanique qui tourne devant mes yeux comme une eau qui coule dans un lavabo. Il me saisit par un bras et me soulève alors que je ne lui ai absolument rien demandé.

– Ne me dis pas que tu l'as menacé de faire venir la police, Jarek, merde.

Satan lui montre un grand doigt orné d'une bague d'argent. Jarek l'attrape par ce doigt.

– Dans cet endroit, on a des principes, répond-il.

Satan ne dit plus rien, il se contente de m'amener aux toilettes.

Je reconnais le type dans le miroir, mais il a d'habitude meilleure allure. Des cheveux grisonnants, des yeux toujours cernés, le nez tombant, celui d'un bouledogue. Dans le temps, Marta le disait aquilin, mais en réalité, on aurait dit qu'il m'avait été collé au milieu de la figure, un peu pour blaguer, un peu par méchanceté. Barbe naissante, comme du papier de verre. Tout ça normal, mais maintenant le tableau se complète de nouvelles attractions.

Une tache mauve s'est répandue sous un œil. L'œil lui-même est rouge, comme si on m'avait enfoncé une tomate cocktail dans l'orbite. Le nez est plutôt pareil, c'est-à-dire toujours aquilin, toujours pour la blague, mais il est maintenant bis-cornu, tordu sur le côté.

Le sweater, miracle, est propre. Satan m'aide à l'enlever. Sur la chemise, de petites taches de sang traversent toute ma cage thoracique, en biais, comme deux écharpes.

Je ne suis pas étonné. J'ai déjà vu ça. Mais dans cette lumière froide et pâle des toilettes, tout a l'air différent.

Que tes succès et tes projets soient pour toi source de joie.

On tape à la porte. Dix-sept heures. Je tourne la tête et fais signe à Satan de m'aider à réenfiler le sweater.

– Tu veux rester encore un peu seul ? Pour pisser ou autre ? me demande-t-il.

Oh maman, quel gentil garçon. Il pourrait être mon fils.

Justement, il faudrait que mon fils téléphone. Pourquoi il n'appelle pas ? Pourquoi il ne crie pas ? Ou alors peut-être que tout est rentré dans l'ordre ? Peut-être qu'il est revenu à la maison ? Peut-être qu'il s'est retrouvé ? Peut-être, oui ?

Nous allons dans la salle commune. La salle, c'est avant tout une banquette en arc de cercle tendue d'un vieux tissu grisâtre comme sur les fauteuils d'autobus. Dans un coin, une fougère. Un tableau, on a écrit sur une feuille blanche ÉMOTIONS, avec deux colonnes, plus, moins. Les deux sont vides. Ils ont dû se noyer dans leurs mots et oublier de noter. Une étagère éraflée pour les dossiers, avec des carnets, des feutres

et un trophée de la course des abstinents. Deux fauteuils en face de la banquette et une petite table. Le tout datant d'il y a vingt ans, lourd, un peu défraîchi, fait de contreplaqué, de similicuir et de papier peint. Et, malgré tout ça, accueillant. Les murs ne sont plus aussi sales que dans le couloir, et si tu entres dans cet immeuble, ça veut dire que tu as déjà un peu repris le dessus.

Je m'assois sur le côté, près de la porte, prêt à sortir.

Jarek entre, suivi de tout le groupe. Jadzia, Sylwia, Helena, Darek, Jakub, Satan. Et même Michal, je l'avais oublié celui-là, il y a longtemps qu'il n'était pas venu. C'est Jarek qui va être content, parce que ça en fait finalement un plus gros que lui. Ils s'installent. Jadzia à côté de moi. Elle me pose une main dans le dos. Je savais qu'elle allait faire ça. Il y a une certaine utilité à cela, ça me fait relâcher un peu de mon air usagé.

– Tout le monde est là ? demande Jarek.

– Tout le monde, répond tout le monde.

Jarek se lève, ferme la porte, se rassoit sur la banquette. Il a enlevé sa polaire et fait fièrement voir son maillot : le 30^e Marathon national des abstinents. Lui ne l'a sûrement pas couru. Il est de ceux qui n'arrivent pas à rattraper un bus.

– Comme vous voyez, Marcin n'est pas au mieux. Je propose de voter pour savoir si nous voulons qu'il reste ou pas, parce que d'après la règle, c'est non.

Je sais qu'ils me regardent, mais je n'arrive pas à les regarder, je fixe le plancher.

Je devine à toutes ces jambes qui est assis où.

– Je propose donc de voter. Qui est contre que Marcin reste ? demande Jarek et il rajuste ses lunettes.

Personne ne lève la main. Finalement Jarek lève la sienne. Puis Michal. Puis Jadzia.

– La règle est la règle, dit Michal. Excuse-nous, Marcin, je vois bien que quelque chose s'est passé, mais tu comprends.

Il essaye tout de suite de s'expliquer, il bafouille des moitiés de mots, on arrive à peine à le comprendre, comme chaque fois qu'il stresse.

– Et moi, je veux qu'il aille à l'hôpital, puis qu'il rentre chez lui, dit Jadzia en me remettant une main dans le dos. Si tu veux, je peux venir avec toi.

Jarek hoche la tête. Il pourrait lui aussi dire ce qu'il voudrait, mais il voit que la cause est entendue. Il n'aime pas gaspiller les mots. Je me mets à souffler. Quelque chose dans les poumons, une piqûre. Qu'il n'y avait pas avant, mais qu'il y a maintenant. Jarek dit toujours que lorsque la tension disparaît, la douleur apparaît à différents endroits du corps, et qu'il faut l'accepter comme un cadeau, parce que les cadavres ne ressentent pas de douleur, eux.

Fais ton travail avec cœur, aussi modeste soit-il, c'est la seule chose à toi dans les aléas du destin.

– Vous êtes venus dire quoi ? demande Jarek.

Il donne des directives, fait signe à Sylwia. Elle est la première de la rangée. Elle écarte la mèche sur son front, croise les jambes, s'appuie sur le bord de la banquette. On voit tout de suite qu'elle est arrivée en colère. Elle s'efforce de ne pas me regarder, mais ne s'en sort que moyennement.

– Sylwia, alcoolique. Chez moi, c'est les nerfs, je ne suis pas bien. Je me promène toute la journée en colère, je marche sur des aiguilles. C'est peut-être mon ex-mari, oui, sûrement, c'est mon ex-mari, il ne se donne même pas la peine de décrocher son téléphone. La question est simple, on possède un troquet à deux, on ne voulait pas le vendre, alors on le loue et on se partage les loyers, je l'ai déjà raconté, quand notre fille va atteindre sa majorité, on va le mettre à son nom, et c'est elle qui décidera. Très bien, mais on a un problème avec le locataire, la police n'arrête pas d'intervenir, les voisins sont furax, tout comme le syndic, j'ai sans cesse des appels, mais c'est lui qui a voulu louer, vrai, à un bistroquet, il a dit que ça ferait du bon argent. L'argent est correct, oui, mais à quel prix ? Je dois

toujours y aller pour me bagarrer, et vous savez comment ça pue ? Un local où ils servent à boire des coups à trois zlotys ?

Tous savent qu'un local comme ça pue. Si on rêve la nuit d'une telle odeur, ça réveille aussitôt, et impossible de dormir jusqu'au matin.

– Et maintenant ce salaud ne daigne même plus décrocher. Imaginez-vous, c'est sa copine qui décroche. Et toujours la même chose. Maciek n'est pas là. Maciek ne peut pas. Même que j'ai eu envie de lui dire : tu es qui, putain, sa secrétaire ou sa fiancée ?

– Langage, coupe Jarek.

Il note, d'ailleurs tout le monde prend des notes, sauf moi. Je ne prends jamais de notes. Après, au moment de faire les retours, je raconte des conneries parce que je ne me souviens plus de ce qu'ils ont dit.

– Mais tu comprends, Jarek ? Pour moi, c'est une étrangère. Alors que j'ai toujours des affaires avec lui, des contrats, des accords passés. Et je ne veux pas me mêler de leur vie parce que ce qu'ils font ne me concerne pas. Je veux seulement suivre nos accords à nous.

Ils se mettent alors aussitôt à taper comme s'ils s'étaient concertés : un marteau qui cogne de toutes ses forces sur la membrane qui recouvre mon cerveau, et la soif qui revient, familière, et toujours épouvantable. L'eau ne fait que ruisseler sur une soif pareille, elle ne traverse pas la croûte qui colle à la gorge. Il faudrait des bulles. Le mieux serait une bière. Ou deux.

– C'est tout ? demande Jarek.

Sylwia acquiesce.

– Jakub ? dit-il en regardant Jakub assis à côté.

Une bière avalée d'un coup, même tiède, même directement d'une canette. Les bulles évacueraient cette saleté en moins de deux, elles la descendraient au fond de l'estomac.

Jakub range le téléphone dans sa poche. Il fait ça toujours trop tard bien qu'on lui en ait fait la remarque des dizaines de

fois : ne réponds pas, mets en silencieux, passe en mode avion, une fois, ils ont même voulu l'exclure de la thérapie à cause de ça. Maintenant ils s'y sont habitués, je crois.

– Excusez-moi, c'est le boulot, nous lance-t-il comme à son habitude.

– Tu as quoi à nous raconter ? demande Jarek.

Jakub doit se concentrer, il prend une grande inspiration, passe un regard circulaire sur tout le monde, s'attarde un moment sur moi, mais ça ne l'aide pas à se concentrer. Il remue plusieurs fois les lèvres comme un poisson, sans rien dire, il ne sait absolument pas par où commencer.

J'ai les glandes salivaires complètement bouchées. La gueule pleine de poussière sale. Comme si j'avais bouffé du charbon.

– Ça va... ça dépend.

Il se gratte les cheveux qu'il a épais et longs, peignés en arrière et chargés de gel. Au début, on l'avait appelé « Eau de Col », puis on a compris que c'était un gentil garçon. Ou alors, on était tous devenus gentils, on avait un peu appris à l'être.

– La question de la reprise tient toujours à un fil. De notre côté, nous sommes prêts, tous les documents ont été revus en large et en travers. Je me marre avec mon associé, on connaît le dossier par cœur, on pourrait le réciter réveillés en pleine nuit. Et on a notre homme au conseil de surveillance et, en apparence, tout a l'air au poil. Mais on a peur qu'un chevalier blanc fasse irruption chez eux. On essaye de sonder, on a des soupçons de qui ça pourrait être, on pose des questions, mais personne ne veut rien nous dire. À notre vue, tout le monde semble perdre sa langue. Ou alors, ils ne décrochent même plus.

Veille à tes intérêts, le monde est plein de pièges.

– Et comment tu te sens dans tout ça ?

Jarek le coupe avec une question, sans quoi Jabuk se mettrait à nous réciter la liste des index de la Bourse.

– Bah, y a de quoi devenir parano, répond-il en continuant à caresser ses jolies boucles. Mais j’ai augmenté les heures d’entraînement, je fais davantage de piscine, j’ai un abonnement chez Multisport, alors je saute dans l’eau dès six heures du mat, puis massage. Avant, je passais un coup de fil à mon dealer, je me faisais une ligne, et maintenant, on me badi-geonne de boue.

– Et ton père ?

– Ah, mon père..., répond-il comme si ce mot venait de lui revenir.

Je me vois dans ma tête descendre quatre à quatre jusqu’au rez-de-chaussée, à la supérette. C’est tout juste si je ne dégringole pas dans l’escalier, mais je me rattrape à la rampe. Je sors dans une brume froide et collante, le vacarme dans ma tête me fêle le crâne tandis que le monde se fait insupportablement tranchant. Les yeux fermés, j’entre dans le magasin, je prends les deux premières bières du frigo, je vais à la caisse. La femme qui a un accent de l’Est et un regard fatigué prend les deux cannettes merveilleusement glacées, je lui indique les flasques en vitrine dans son dos, je choisis celle de couleur citron, après quoi je mets la main dans ma poche.

À ce propos, je ne sais plus si j’ai de l’argent sur moi, mais je dois en avoir. J’ai toujours eu quelque chose dans une poche ou l’autre. Dans mon pantalon, dans mon manteau, quelque part. Je vérifie. J’en ai. Bravo, Marcin. Tu as toujours su te défendre, gamin. Un billet de dix, ou de vingt. Froissé, doux, beau. Il te sauve la vie.

– Mon père a dit quelque chose hier. Une première phrase. Donc un progrès. Les médecins disent que ça ne va pas aller si mal. Même si, comme vous savez, il s’est passé sept heures avant que la femme de ménage ne le trouve dans la chambre.

– Qu’est-ce qu’il a dit ? demande Jadzia d’une voix plutôt basse.

– Quoi ? demande Jakub parce qu’il n’a pas entendu.

– Qu’est-ce qu’il a dit, ton papa ? demande Jadzia plus fort.

Je me prends la tête dans les mains. Qu'ils le disent une fois, s'ils sont obligés. Pourvu qu'ils ne se répètent pas.

Que cela ne te cache pas la vraie vertu ; beaucoup tendent vers des idéaux élevés, et la vie est partout pleine d'héroïsme.

Ces paroles répétées sont des clous enfoncés lentement dans ma tête.

– Il a dit : Encore une soupe à la tomate, putain.

Tous éclatent de rire.

Je me lève, perds un peu l'équilibre, je m'appuie contre le mur, je rajoute une trace noire près de l'interrupteur, puis je fais un pas, franchissant le seuil, prudemment, pour ne pas me noyer dans le revêtement du sol.

Le choix est simple. Je m'arrête dans le couloir. La femme à l'accueil me lance un regard interrogateur. Ça y est, je me souviens de son prénom. Je me passe la langue sur les lèvres.

– Jola, écoute, je dois sortir un instant.

Elle se contente de hausser les épaules, tranquillement, de toute façon personne n'a jamais été retenu ici de force. Et moi, je n'ai pas besoin de courir. Je ne foncerai qu'une fois dans l'escalier.

Un pas vers la porte et, à ce moment-là, une poigne solide s'abat sur mon cou.

– Tu es impossible, Marcin, dit Jarek.

– J'ai très envie de boire, expliqué-je.

– Puisque nous cassons le règlement pour t'aider, montre un peu de reconnaissance. Tu te souviens de ce que c'est, la reconnaissance ?

Il me tourne vers lui comme une poupée. Il a l'air de n'être qu'un mannequin de graisse, mais c'est un mec terriblement costaud. D'un autre côté, comparé à moi, tout le monde est costaud.

J'ai encore la main dans une poche. Douce petite planche de salut. Je la sors. Ce ne sont pas dix ni vingt zlotys. C'est une carte de visite. Putain de sa mère. Poches arrière, une capote,

rien. Chance perdue. Je n'irai avec personne au paradis aujourd'hui.

Jarek s'éclipse puis revient m'apporter une bouteille d'eau gazeuse ouverte.

La vase commence à se décoller de mon gosier. Lentement. Le soulagement est immédiat, il se répand dans ma gueule comme une caresse délicate. Je sens que je m'arrange un peu. Ma vision change de résolution. J'arrache la bouteille de ma bouche dès que je comprends que je vais me mettre à vomir. Je la rends à Jarek.

– Elle est à toi, dit-il en me faisant signe de retourner dans la salle.

– Tu as peut-être de l'ibuprofène ?

– Ne fais pas ton insolent, dit-il en souriant.

– Maman a encore essayé de me convertir au vin.

C'est Helena qui a parlé. La plus jeune de tous, la trentaine. De longs cheveux blonds, un visage blanc masqué par une couche épaisse de fond de teint, des lèvres très, très rouges, une quantité de bracelets et de chaînettes à ses frêles poignets, des bagues et des ongles longs plus rouges que sa bouche. Je pourrais écouter tous ces bruits sur un disque avant de m'endormir, sa voix disant n'importe quoi dans le léger cliquetis de ses bijoux à chaque mouvement de ses mains.

– Mais j'ai refusé. Elle ne captera sans doute jamais que je suis alcoolique. Je lui dis : maman, je le suis. Essaye de comprendre, c'est une maladie, des spécialistes l'ont diagnostiquée. Mais j'ai beau lui dire et lui redire, c'est comme de parler à une sourde. Quelle alcoolique, mon enfant ? On a essayé de te le faire croire, tu n'as jamais approché l'alcoolisme. Vous connaissez la chanson.

Je ne sais pas, je ne la connais pas, moi, personne n'a jamais essayé de me faire sortir de la tête que Marcin Kania était alcoolique. Au contraire, toute ma vie on a essayé de me convaincre que j'en étais un. Je ne sais toujours pas s'ils ont réussi.

– En tout cas, j’ai peut-être appris à lui dire non, mais j’aurais voulu apprendre à ne pas décrocher chaque fois qu’elle appelle. Ne plus avoir le réflexe de chercher les clefs de l’appartement quand elle se met à pleurer au téléphone, viens ma fille, ton père a encore fait ça et ça. Mon père n’a évidemment rien fait. Comment il aurait pu, puisqu’il n’est pas là et qu’il n’a jamais été là. Je voudrais ne plus avoir le réflexe d’enfiler mon manteau quand elle me dit : fille, je n’ai personne à part toi, viens, je t’en prie, le plus vite possible.

Helena se met à pleurer comme d’habitude, d’une manière telle qu’on l’entend à peine. Jarek lui tend des mouchoirs.

– Elle sort toujours mon préféré. Un chablis Fèvre avec une étiquette jaune. Qu’elle pose sans un mot sur la table, avec deux verres. J’ai eu envie de lui lancer cette bouteille à la figure.

– Bon, mais tu ne t’es pas saoulée.

– Non, je ne me suis pas saoulée, dit-elle en se mouchant le nez avec une force qui me fait craindre qu’elle se fêle le crâne, après quoi elle fait signe de la tête que tout va bien.

Michal continue à me fixer. Il a le regard abattu et lourd d’un chien qui vient de se goinfrer mais n’en reste pas moins hostile, personne ne sait pourquoi, lui le premier, il s’est tout simplement mis en pétard une fois, et ça lui est resté pour la vie. Jarek déplace son regard d’Helena vers Satan. Qui a comme d’habitude pris ses aises, trois personnes pourraient s’asseoir à sa place, il a son pantalon en cuir, il cogne du pied contre le plancher aussi franchement que s’il voulait passer à l’étage en dessous. Il n’en peut plus d’attendre de pouvoir dire quelque chose. Avant, il s’asseyait même sur le côté pour être le premier, mais Jarek a décidé de lui apprendre l’humilité. Maintenant, Satan s’assoit au centre parce que Jarek aime commencer une fois par la gauche, une fois par la droite.

– Adam, dit Jarek et il fait signe à Satan de parler.

J’ai encore envie de boire de l’eau, dans un but prophylactique, mais je sens que j’ai les mains qui tremblent. J’essaye

quand même. C'est drôle, quand je commence à dessaouler, c'est là que j'ai l'air bourré. Je n'arrive pas à faire passer l'eau dans ma bouche, elle coule sur mon menton et jusque sur ma chemise, et mes efforts pour tenir la bouteille échouent complètement. Tous, excepté Michal, font semblant de ne pas le remarquer.

– Je me sens mal, Jarek, dit Michal.

Il a la voix d'un gamin à qui on ordonne de manger une troisième part de dessert, mais qui n'en peut plus.

– Maintenant, c'est Adam qui parle, dit Jarek et il désigne Satan.

– Non, je me sens mal parce que Marcin est ici. Regardez-le, non mais des fois. Il faut vraiment qu'il rentre chez lui.

– Il y a eu un vote, je lui rappelle.

– Et ça m'énerve aussi, je ne vois pas pourquoi tout d'un coup vous ne respectez plus la règle. Il aurait droit à des privilèges particuliers ?

Je sors mon téléphone. C'est Marta qui appelle. Ma femme. Je n'ai pas encore la force de répondre. Je remballé l'appareil dans ma poche.

– Moi aussi, il y a plusieurs choses qui m'énervent, Michal.

Il oublie, l'espèce d'abruti, que les trois premiers mois il a fait rechute sur rechute, pleurant chaque semaine qu'il s'était bourré la gueule et qu'il s'était camé. Je le lui rappellerais bien si j'avais la force d'en dire autant.

– Qu'est-ce qui t'énerve comme ça, Marcin ? Tu as la fumée qui te sort par les oreilles.

– Le monde n'est pas ton taxi, Michal, tu n'es pas tout seul embarqué, et tu n'iras pas toujours là où tu veux.

Quand je lui dis ça, son ventre, son espèce de ballon sous son pull lavande, commence à tressaillir de colère. La dernière fois, il s'est enragé de la sorte en apprenant pendant la séance que tous, Jarek compris, roulaient en Uber.

– Ou c'est lui qui part, ou c'est moi qui m'en vais !

Il gronde maintenant en agitant ses grosses pattes.

– Du calme ! crie Jarek.

Un silence se fait. Tous se redressent contre leur dossier en se regardant comme des enfants punis.

– Alors je vais peut-être commencer, dire ce qui se passe chez moi..., bafouille Satan, mais Jarek le coupe d'un geste dominateur de la main.

– Vous, les alcoolos, vous êtes impossibles. On se prend à croire qu'on vous aurait ramenés à la raison. Et une fois de plus, vous remettez ça, en boucle, comme des petits enfants.

– C'est lui qui sort tout juste d'un trip, dit Michal en me désignant du doigt, pas moi. C'est lui qui met le boxon. Jadzia a aujourd'hui sa cinquième bougie et il débarque ici dans cet état.

– Je n'ai pas de problème avec ça, Michal, dit Jadzia d'une voix basse, mais il ne l'écoute pas.

Jarek et lui se mesurent du regard comme un maître et son chien. Michal essaye, mais Jarek gagne toujours. Il réussit à transformer son espèce de grosse tête en soleil aveuglant. Quand tu le regardes, toute ton histoire de buveur se projette sur sa gueule velue comme sur un écran. Tu es obligé de te détourner parce que la honte te brûle les yeux.

– Vas-y, si tu veux, Michal.

Il montre la porte à Michal qui va même jusqu'à se lever un instant. Avant de rabattre son gros cul sur la banquette.

– Il n'ira nulle part, parce qu'il veut du gâteau, ricane Darek.

Celui-ci se fait entendre pour la première fois. Il est assis dans un coin, recroquevillé, vêtu d'un chandail rose qui me fait mal aux yeux rien qu'à le regarder. Il griffonne sur une feuille, comme à son habitude. Chaque fois qu'il a terminé, il se dépêche de rouler la feuille en boule et de la lancer dans la corbeille en plastique avant que quelqu'un puisse voir ce qu'il y a barbouillé.

Michal se retourne vers le mur, l'air vexé que Gus ait raison. Chez les ivrognes en cure, l'honneur s'arrête quand on apporte le dessert.

Satan lève de nouveau la main. Jarek lui répond d'un signe de la tête.

– Adam, alcoolique, drogué, et autres dépendances. Il y a longtemps que je ne suis pas venu, trois mois sans doute, c'est ça ? Peut-être quatre. Et c'est la merde, au max. Je sais, mon langage, désolé. En tout cas, pendant ces trois mois on a été sur le fil du rasoir avec les gars. Si on n'avait pas fait du fric avec ce put... avec ça, si ça n'était pas notre boulot, si Greg et Jacek n'avaient pas eu leurs petits merdeux à nourrir chez eux, on aurait dissous le groupe. Tout simplement. Et on s'est pris la tête sur la picole, bien sûr, quoi d'autre ? Je vous avais dit mon plan, les mettre devant le fait accompli, zéro picole en backstage, pas même une bière, et je ne parle pas du reste. Après le concert, moi, je vais dormir, et vous faites ce que vous voulez, *bus call* à deux heures... Mais avant le concert, régime sec, culs-bénits, manquait plus qu'à se foutre une croix dans le cul. Et je l'avais appliqué, mais après trois semaines je leur ai dit, OK, rien à foutre, buvez, parce que vous êtes insupportables sinon. Ça faisait exploser les gars, une atmosphère à couper au couteau, des bagarres pour des foutaises. Sarius, Jacek je veux dire, a tellement déconné, je veux dire qu'il a cogné le mur au point qu'on a voulu lui mettre le bras dans un plâtre. Et tout le monde autour me disait : Adam, merde, mon langage, je sais, excusez, tous ils me disaient, Adam, pas de rock and roll sans décrassage. Pas question de monter sur scène le gosier sec. Ça n'a aucun sens. Ce serait comme de baiser tout habillé. Le concert lui-même n'est qu'une méga-injection de dopamine que tu es ensuite obligé de refroidir. Vous savez, je les comprends, parce que je ressens pareil. Je vais me faire faire un massage, je fais des pompes, pardon aux dames pour le détail, je me branle, mais ce n'est pas du tout pareil. Ça ne passe pas. Et il y a encore ce Facebook, ces crétiens qui écrivent : *Bloodspawn* était bon quand tu buvais, Adam. Où est ce rock and roll, Adam. Maintenant, c'est du rock and roll, et je vous emmerde, oui je sais, mon langage,

excusez, bande de crétins, parce que maintenant le disque est sur la liste du *Billboard*. Si je reste un peu avec ces mal-baisés et que je me remonte, il me faut ensuite trois pilules magiques pour que je puisse aller dormir. Ça me lâche qu'avec ça. Alors que c'est clair, trois vodkas, une ligne, puis un truc à fumer et la tension lâcherait aussi sec.

Retour au silence. Et encore le téléphone. Cinq, quatre, trois, deux, un, je finis par le sortir de ma poche. C'est Marta. J'ai au total onze appels d'elle non répondus.

N'aborde pas l'amour avec cynisme car, entre sécheresse et déceptions, il est éternel comme l'herbe verte.

– Je suis obligé de la prendre.

Je me lève de la banquette et ressors dans le couloir.

– Où es-tu ? demande ma femme.

– Moi ? À... avec le groupe. C'est-à-dire en thérapie.

– Piotr est avec toi ?

– Non. Il n'est pas avec moi.

Je pourrais ajouter que sa question est rhétorique, qu'est-ce qu'il aurait à faire ici avec moi. Mais je n'ajoute rien parce que je sais qu'il vient de se produire quelque chose de terrible.

Sauf que j'ai peur de le lui dire.

Elle devra trouver toute seule.

– Son téléphone est en dérangement. Depuis hier.

– Va voir chez eux, dans l'appart.

Je mens parce que je ne sais pas faire autrement.

– J'y suis allée. C'est ouvert, et personne à l'intérieur.

– Appelle Kinga.

– Elle est en Espagne depuis la semaine dernière.

– Ah oui, elle est en Espagne. C'est vrai.

Je le savais peut-être, mais ça a dû tomber dans un des mille trous que j'ai dans la tête. Marcin Kania, me dis-je. Je retourne dans ma tête mon nom et mon prénom jusqu'à ce qu'ils deviennent des formules dénuées de sens. Marcin Kania. Quand Dieu a créé Marcin Kania, il a voulu faire une expérience.

- Tu es là ?
- Oui.
- Tu comprends que je suis en train de te parler ? Leur appartement est ouvert. Il n’y a personne à l’intérieur.

Bien sûr que je le sais. Mais Marcin Kania ne sait pas dire la vérité.

- Il est peut-être sorti quelque part. Attends-le. Il va peut-être revenir.

– Viens ici.

– Je suis... je suis en thérapie.

– Viens, parce que je dois appeler la police.

– Attends. Tu n’as aucune police à appeler.

– Il le faut.

– Marta, n’exagère pas. Il n’a pas huit ans. Ce n’est pas comme s’il n’était pas rentré de l’école.

– Ne me dis pas ce que je dois faire.

– Marta, je sais que tu te fais toujours du souci pour lui...

– Ne me dis pas ce que je dois faire, merde ! gronde-t-elle.

Évidemment, je ne lui dis pas, mais cette fois, elle a raison. Il est arrivé quelque chose de terrible. Je ne m’en souviens absolument pas, mais je le sais. Et je le sens toujours en moi. Comme si j’avais avalé une aiguille.

– Je m’excuse, Marta, mais j’ai encore bu, Marta.

Ça sort de moi tout seul. Elle se tait, un temps long comme une nuit d’insomnie. Elle finit par dire :

– Dans combien de temps tu seras là ?

– Tout de suite.

Je raccroche.

Lorsque je me rassois sur la banquette, le mal de tête redouble de force, des poings invisibles viennent me cogner le crâne des deux côtés, avec en plus cette soif épouvantable. Satan parle maintenant d’une fille qui envoie sur Instagram des photos d’elle toute nue, et menace de les envoyer aussi à sa femme s’il ne lui donne pas rendez-vous.

– Je lui ai dit que ma femme aimait aussi regarder les jolies nanas.

Il rit. Et tout le monde rit. Je suis le seul à ne pas rire.

Jarek fait signe à Satan que ça suffit avec ces petites blagues. Il se tourne vers moi. Les autres l'imitent.

– Vous n'en pouvez plus d'attendre, c'est ça ? dis-je en soupirant.

– Qu'est-ce que tu nous apportes, Marcin ? demande Jarek.

J'ai les chaussures qui s'enfoncent dans le sol jusqu'aux chevilles. Je ne peux plus me lever ni sortir d'ici. La supérette. Les traces noires au mur. La douleur. Le fracas. Les coups de poing sur le crâne, de l'intérieur.

Ils sont tous contre Marcin Kania, où qu'aille ce malheureux. La vie entière, tout le cosmos, tout. Cette grande déveine est née avec le système solaire.

Développe ta force d'âme, qu'elle te défende en cas de malheur soudain.

Le téléphone, encore. Je sais pourquoi. Elle vient sûrement d'allumer la lumière dans la cuisine et de voir ce qu'il y a sur le plancher.

– Marcin, alcoolique, drogué, accro aux jeux, sexolique, dis-je. Il est arrivé quelque chose de terrible.

– Ça se voit, lance Sylwia.

– Oui, mais je ne sais pas quoi. Je me suis réveillé dans l'appartement de mon fils. Et de sa femme. Dans une mare de sang. Je ne sais pas s'il s'agit de mon sang. Non, je n'ai pas été à l'hôpital.

Je ferme les yeux. Je ne veux pas tomber dans leurs regards. Pendant le tour de parole, on ne peut pas porter de jugement avec des mots, dire qu'untel a mal fait, ou bêtement, ou intelligemment, et donc tout le monde se rattrape avec le regard.

– Je ne sais pas où est mon fils. Ma femme le cherche, elle est terrifiée. Je ne lui ai pas encore dit... que je me suis réveillé dans son appartement. J'ai peur. J'ai peur de lui dire.

Quelqu'un veut faire un commentaire, j'entends une sorte de bredouillement, mais Jarek fait taire ce quelqu'un.

– Je l'ai retrouvé au dîner. Il voulait me dire quelque chose. Je n'ai aucune idée de quoi. La dernière chose dont je me souviens est que nous étions au restaurant.

– Tu étais sobre ? demande Jarek.

– À ce moment-là, oui, encore.

J'ouvre les yeux. Ils me fixent, mais il n'y a dans leurs regards ni opinion ni jugement. Il y a autre chose. Au début, je ne comprends pas quoi. Je me recule contre le dossier, je prends une inspiration profonde.

Ne torture pas ton imagination. Beaucoup de peurs naissent de l'ennui et de la solitude.

– Je n'ai aucune idée de ce que je dois faire.

Eux non plus ne savent pas. Même Jarek. Comment sauraient-ils ?

– J'ai peur de lui dire. J'ai peur de tout, fils de pute que je suis.

J'ai peur de dire ça, donc je chuchote, mais tous peuvent entendre.

J'attends que Jarek me dise : ton langage. Mais Jarek garde le silence, et là, je comprends. Eux aussi ont peur.

– La dernière chose dont je me souviens, c'est que nous sommes au restaurant, et que mon fils se met à me dire qu'il me hait.

Sous l'aile d'un diable

deux ans plus tôt

C'est incroyable de voir à quel point on peut s'amuser. À quoi bon rester chez soi ? La maison, c'est là qu'on meurt.

Pas de grande philosophie derrière ça, toute distraction est bonne à prendre, chaque ennui mauvais, les choses ennuyeuses ennui, les choses amusantes amusent.

– Je te jure que je croyais que tu allais au collège, en troisième, lui dis-je.

Dites-moi, comment est-ce qu'ils ont fait pour greffer un si beau sourire sur un corps aussi frêle et menu ? C'est qu'elle va exploser de rire dans un instant. Il faut que je la sauve. Oui, tel est mon devoir pour aujourd'hui. Je ne peux pas lui permettre de tomber en morceaux, cette petite Miette splendide.

– Il n'y a plus de collègues en Pologne, me rappelle-t-elle.

– Il n'y a plus de plages en Sologne, lui dis-je.

Ce qui la fait rire. Je vais l'embrasser, c'est sûr. Pas tant sur les lèvres, bien qu'elles soient belles et rouges, mais sur ce magnifique sourire blanc.

Nous sommes dans le couloir, et dans la salle d'à côté, destinée à la danse, on passe les pires chansons à la mode des années 1980, comment peut-on écouter encore cette merde, *jomaha, jomaso, you're a woman, I'm a man*. Dans les années 1980, j'étais presque adulte, et je me rappelle parfaitement toutes ces chansons à dormir debout. Marek Sierocki, l'animateur, faisait en sorte que ça suinte de chaque fenêtre, et à force d'écouter cette daube, on pouvait se foutre une balle.

J'avais *Master of Puppets* sur une cassette offerte par un tonton qui vivait en Allemagne. Une cassette originale, avec l'autocollant jaune. Je luttai donc contre cette bouse comme on luttait contre le communisme.

- Qu'est-ce que tu as là ? dis-je en jetant un œil à son verre.
- Officiellement, un cocktail, répond-elle.

Ses yeux sont grands aussi. Deux saphirs précieux.

- Donc une boisson de gonzesse, dis-je en la sermonnant un peu.

C'est ce qu'elle attendait de moi, avec ses saphirs.

Je vide ce que j'ai. C'est un Glenfiddich, prétendument douze ans d'âge. Je n'aime pas les single malt en général, je n'aime pas les whiskys des îles. Ils ont un arrière-goût, une sorte de méprise à l'arrière de la langue. Comme si quelqu'un y avait uriné tout un marécage. Les bourbons, c'est autre chose. Une belle douceur plébéienne. Divine confiserie. Parce qu'écoutez-moi bien, l'alcool, c'est la chose la plus sérieuse au monde, et dans l'alcool, il y a soit une posture soit du concret. Tu peux prétendre qu'une chose est bonne parce que tu l'as payée très cher, parce qu'elle va avec tes boutons de manchettes, parce que tu peux te hisser sur un perchoir avec tes snobs de collègues, jouer au jeu intitulé « nous, on est super, on sort de chez le coiffeur, on lui a tous fait une pipe, il a éjaculé sur nos tignasses et a sculpté de magnifiques coiffures, et puis on s'est enfoncé des clubs de golf dans le cul, les plus longs, des drivers ». Écoutez-moi, bande de schtroumpfs en chemise Wólczanka, je suis là, moi, Marcin Kania, je suis là et je me tiens du côté de la vérité. Or, la vérité est dans le sucre. Dans la clarté. Dans le mélange maïs et orge.

Mais ici, il n'y a pas de bourbon, alors il faut boire de la vodka pure. Et la vodka pure, c'est quelque chose d'incroyable. La vodka, c'est une belle corde de musique argentée qui traverse toute la réalité, l'étire, la remet droit, qui fait que tout tient la route, c'est une incantation qui marche à tous les coups. Dingue que des gens aient inventé un truc pareil.

Je lui désigne le bar, puis je croise les mains à angle droit pour signifier que je reviens dans un instant. Je prends le verre de Miette pour lui ramener quelque chose de meilleur que le machin qu'elle boit.

Et soudain, j'ai une révélation, comme toujours dans ces situations, je pourrais régler ma montre d'après ces révélations, pourquoi suis-je encore là ? Pourquoi je m'enfonce dans une foule de gens bavards, suants, juste pour recevoir ma ration d'alcool ? Je supporte cette humiliation digne de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* quand Nicholson fait la queue pour ses médicaments. Pourquoi j'écoute cette merde qui tambourine, ces cadavres de bazar puants, et pourquoi je les laisse me violer toutes les deux secondes, pourquoi je les laisse m'aborder, me secouer, me prendre la tête avec leurs questions, comment vont la femme, les enfants, le boulot, les résultats d'analyses, les vacances, les crédits, la muscu, la vie, les courses, la tête, les mains, les reins, le cul, comment va ton cerveau étalé sur le mur ? Après tout, il serait bien mieux, plus logique, de faire au retour un crochet par une station essence, d'y acheter un Jack 70 cl, ou encore mieux, deux fois 70 cl de Jack, histoire d'en avoir encore un peu pour demain matin, avec le café, acheter trois 70 cl (oui, c'est ce qui serait le mieux) et revenir chez moi, descendre à la cave, dans ma Super Piaule, mettre les écouteurs bluetooth, ceux que Piotr m'a achetés, des Marshall, passer de la bonne musique, du Tool ou du Slipknot par exemple, ou du Metallica, mais plutôt du Tool finalement, l'album au gribouillis blanc sur la couverture, quoi qu'il en soit du ROCK, de la musique qui a une ÂME, un POIDS et des ÉMOTIONS. Marre-toi, marre-toi, jeune homme, je vivrai plus longtemps que toi et que tous tes potes.

Bon d'accord, mais pourquoi suis-je là ? Parce que les gens meurent chez eux. Parce qu'il faut savoir profiter d'une bonne fête.

Ce n'est qu'une fois que tu te seras bien amusé que tu rentreras mourir. En récompense.

Et puis ces dents blanches, voilà. Faut que je surveille ma Miette.

– Tu es un ami de Zbyszek ? me demande-t-elle quand je reviens.

Je lui tends un verre de gin avec du jus de citron vert.

– Zbyszek ? fais-je un peu pour déconner.

Elle prend une gorgée de gin. Ça lui plaît, ça se voit. Je sais accorder les alcools aux gens.

– Zbyszek. On est à son anniversaire.

Soudain, l'incertitude trouble son regard, elle se fait inquiète. Dans son monde, tout le monde est quelque part pour une bonne raison, tout le monde se comporte et vit pour une raison. Les causes ont toujours des conséquences. Les gens ne viennent pas quelque part juste comme ça. Je comprends cette réaction. Des êtres aussi frêles ne peuvent pas s'exposer au chaos, le chaos les emporterait vers une éternité froide, vers des jours horribles que nous ne connaissons pas encore, histoire de parodier la chanson de Grechuta.

– Je plaisante, je jouais dans le même groupe que Zbyszek.

– Wow ! fait-elle en ouvrant les yeux en grand. Au Théâtre de Poupées ?

Heureusement que je me suis pris deux vodkas d'emblée. Et que j'ai fait signe au barman d'en verser trois doigts. D'ordinaire, dans ce genre de fêtes, ils veulent que tout le monde se dégingue au plus vite, grâce à quoi ils pourront rentrer chez eux plus tôt, alors ils versent à ras bord. Mais pas celui-ci. Celui-ci était du type rebutant, un laborantin à la manque.

Je l'ai un peu grondé, quelqu'un m'a regardé de travers, il y a eu un début d'échauffourée, mais peu importe, c'était il y a fort longtemps, c'est tombé dans l'oubli.

– Oui, bah oui, oui, oui.

Je confirme vite, je commence à me sentir rabougri, embarrassé, on a eu tort de dévier sur ce sujet, je rougis, je sens qu'il faut que je me détourne.

– Mais ce n'est pas intéressant, dis-je. Changeons de sujet.

– Au contraire, c'est très intéressant.

Elle sourit, et avec ce sourire, quelque chose explose à l'intérieur. Il faudrait peut-être que je l'emmène à un endroit différent, mieux ? La sauver pour de vrai ? La prendre dans mes

bras, la transporter dans cette foule inamicale jusqu'à l'autre rive, la porter jusqu'à la terre ferme ?

– C'était au début, sur les deux premiers albums, dis-je plus bas parce que j'ai un peu honte.

– Tu jouais sur cette chanson, comment s'appelle-t-elle déjà...

– *Je t'aime comme la Russie ?*

– Oui, voilà.

– Oui. Je jouais ça. Elle est sur l'album, dis-je encore plus bas, parce que c'est en vérité une histoire assez gênante, même si je n'étais que bassiste au Théâtre de Poupées, ce qui signifie que personne ne se souvient de moi et que personne ne m'a jamais vu.

Sur la jaquette de ce vinyle à la con, je me tiens derrière, méconnaissable, j'ai une coupe au bol, des lunettes à la Lennon et une chemise *non-iron* avec un dessin qui rappelle des mots croisés, mais rempli de caractères chinois. Je n'ai aucune idée d'où je l'avais sortie à l'époque, et pourquoi je l'avais mise ce jour-là. Je devais être saoul. Tout ce groupe, ce n'était qu'être saoul du soir au matin, sans interruption, ni congés ni répit.

Cela étant dit, quand ils ont réédité cet album sur CD, ils ont recadré la photo sur la couv', de sorte que j'avais disparu avec ma coupe au bol, mes Lennon et ma chemise. Je n'en ai voulu à personne.

– C'est une très jolie chanson. Un peu kitsch, mais émouvante, dit-elle.

– Je l'ai toujours trouvé bête. Qui aime la Russie, dis-moi ?

– Les Russes, réplique-t-elle en souriant divinement une nouvelle fois, tandis que je me cache la bouche parce que la honte fait qu'une minuscule dose de vodka corrosive remonte dans ma gorge comme si elle s'était trompée de chemin, la pauvre, sous le coup de toutes ces émotions.

Et c'est là qu'elle remarque l'alliance à mon doigt, une alliance que j'ai évidemment oublié d'enlever, et même pas

tant oublié parce qu'il est difficile d'oublier quelque chose qu'on n'a même pas planifié.

En réalité, *Je t'aime comme la Russie*, c'est ma chanson.

Nous l'avions tous signée, mais c'était la mienne. Un jour, lors d'une répétition, je me suis assis et je l'ai jouée. Zbyszek a dit qu'elle était kitsch, mais les autres ont aimé.

– Tu sais quoi, j'ai perdu ma copine de vue, dit-elle. Excuse-moi un instant.

Je veux la retenir, mais je ne sais même pas quoi lui dire, que cette alliance, c'est une erreur, que je l'ai empruntée à un pote, que je l'ai achetée aux puces, que ma femme est morte, c'était un accident horrible, je la porte en souvenir parce que je ne m'en suis toujours pas remis, mais je suis prêt pour une nouvelle vie, hein, pour que quelqu'un me sauve, pour que nous nous sauvions mutuellement, ma mignonne ? Et puis, c'est ma chanson, celle sur la Russie. Je sais qu'elle est kitsch, mais c'est la mienne. Ça le fait toujours un peu, pas vrai ?

Je pourrais aussi la jouer banco, lui dire : je vais la quitter. Mon mariage est mort. Ma femme est morte. J'ai sucé sa vie. Elle et moi, on se couche dans notre lit, séparés par une planche de contreplaqué. Or moi, je veux vivre, ma mignonne, je veux vivre. Je la quitterai pour toi. Pour nous. Pour le futur.

Parce que je t'aime comme la Finlandia.

Je pourrais lui dire tout cela si j'avais bu un peu plus, mais je n'ai pas assez bu, alors, au lieu de ça, je balbutie, tel un écolier réprimandé :

– Je ne bouge pas d'ici.

Mais elle ne sourit plus, elle se vaporise tout bonnement et, l'instant d'après, il ne reste que le mur contre lequel elle s'appuyait. Je l'ai rêvée. Elle n'a jamais existé. Voilà ce qu'il faut se dire.

Avant d'avoir le temps de m'en persuader pour de bon, une lourde paluche atterrit sur mon épaule, accompagnée d'une voix familière que la Pologne entière connaît parce que cette

voix a chanté à une autre nana qu'il l'aimait elle aussi comme la Russie, et il me glisse à l'oreille :

- Kania, quel chien à gonzesses, comme d'hab.
- Zbyszek, dis-je.
- T'as un cadeau pour moi ?
- Non.
- Je vais te mettre ma bite dans la bouche, annonce Zbyszek.
- Pas envie, dis-je en secouant la tête.

Je me retourne. De près, on voit à quel point il a vieilli, et en moche qui plus est. Mais qu'est-ce que ça change, vu que les gens continuent à l'aimer ? L'amour fige le temps.

Moi, je ne l'aime pas d'amour, mais je l'aime vraiment bien.

Il tente toujours d'avoir l'air d'un rockeur. De longs et rares cheveux coulent sur les côtés de son crâne, bien qu'une piste d'atterrissage luise à son sommet. On pourrait admirer son courage, mais il vit dans un monde imaginaire, il est tant enfumé par la jeunesse, celle des autres et la sienne, que, se regardant dans la glace, il voit toujours son image d'il y a trente ans, celle d'un bûcheron aux cheveux longs, aussi puissant qu'un roc, avec une voix drôlement basse qui faisait qu'avant chaque concert des lycéennes venaient tapisser les coulisses au point qu'on ne pouvait plus y mettre le pied.

- Ça va, la vie ? me demande-t-il.
- Merveilleusement.

Je dis ça, même si ma deuxième vodka vient malheureusement de se terminer.

– Alors c'est merveilleux, frérot, et te voir est merveilleux aussi.

Il me sourit à pleines dents, et cette grimace, c'est une autre affaire bizarre. Cela fait quelques années qu'à chaque fois que je le vois, il a ce sourire artificiellement large figé sur la face, un sourire qui expose toute une rangée de dents blanchies. On dirait qu'il a fait un AVC ou qu'on a foiré sa chirurgie plastique. Tout cela mis bout à bout, grimace et malédiction d'un visage trop long, fait qu'on le croirait beaucoup plus vieux

qu'il n'est en réalité. Il n'a pas encore soixante piges mais a l'air d'être le frère aîné de Keith Richards.

Il me prend par la main et me pousse vers les toilettes.

– Viens.

– Je me prends juste un shot, dis-je.

– Quel shot, putain, Kania, depuis quand tu bois des shots ?

Et il fait signe au barman de lui filer un zéro sept de Finlandia, aussi glacé qu'un cadavre d'ours polaire, et deux verres, sans soft.

Et c'est pour ça que je l'aime, ça ne l'intéresse pas du tout de savoir ce qui se passe chez les gens, les gens ne sont que des satellites, ils n'ont qu'à absorber ou à réfléchir le surplus de lumière qu'il émet. Zbyszek ne se prend pas la tête quand il danse.

Petit Robert surgit de nulle part, mon jeune copain petit Robert, joyeux supporter, il s'approche de moi et me serre dans ses bras, hilare.

– Salutations, Grincheux, me dit-il.

– Salut, mon p'tit Robert, qu'est-ce que tu fais là ?

– C'est toi qui m'as écrit, Grincheux. Oh, oh, pas bon ça, démente sénile sévère, dit-il en riant.

On s'envoie un verre, un deuxième, un septième, extra.

– Et vous ne voudriez pas un peu de blanche, les mecs ? nous demande-t-il soudain.

Moi, je ne sais pas trop, mais Zbyszek a l'air d'en vouloir. Petit Robert est toujours le premier pour ce genre de sport, généreux en plus, il peut convaincre ou inviter n'importe qui. Alors, on y va, les gars.

Arrivé dans les toilettes, il ferme la porte, s'approche de l'étagère sous le miroir et sort le sachet de poudre. Perso, je secoue la tête une nouvelle fois pour dire que ce n'est pas pour moi.

– Bien sûr que c'est pour toi aussi, m'explique-t-il. C'est pour tout le monde, c'est comme des vitamines.

Je pose les deux verres, m'empare de la bouteille, verse une dose à chacun. Petit Robert forme les lignes, Zbyszek attend tel un vautour, qu'ils en profitent, quant à moi, je m'envoie cul sec ce qu'il faut, sans les attendre, et tout compte fait, j'aspire une ligne aussi, une petite, goût horrible comme d'hab, sensation étrange comme d'hab, et puis encore une, et retour dans l'autre tunnel. Faut bien admettre que la vodka peut faire perdre connaissance, parfois, elle a des effets secondaires malgré toutes ses perfections, surtout après une journée difficile. Or la poudre permet de boire un tantinet de plus, c'est son unique mais indéniable qualité.

– Bravo, Grincheux. Maintenant, tu vas t'amuser jusqu'au bout de la nuit, dit petit Robert en s'esclaffant.

Quelle quantité de bonnes distractions peut-il y avoir ? On ne se rend pas compte, de fabuleux divertissements vous attendent avant que vous ne rentriez chez vous, en récompense, pour la meilleure partie de la soirée.

Et le plus beau, c'est que tu le redécouvres chaque fois.

Robert veut encore nous dire quelque chose, mais soudain, son téléphone émet un bip.

– Oh sa mère... c'est cette chaudasse sur Tinder. Elle m'écrit qu'elle s'ennuie et que je dois être chez elle dans l'instant. Non mais, messieurs. Regardez.

Robert nous montre, fier comme un chasseur, une sorte de photo floue où on voit un chat, une porte qui donne sur un balcon et un bout de fesse. Dur d'en dire quoi que ce soit.

– Amuse-toi bien, lui dit Zbyszek. Et merci pour la friandise.

– Tout le plaisir était pour moi, réplique petit Robert et il nous salue bien bas. En attendant, amusez-vous bien et toi, Grincheux, je t'appelle.

J'acquiesce. C'est un gars marrant. Quand on n'est plus que tous les deux, Zbyszek se plaint.

– Putain, Kania, j'en ai déjà un peu marre. Alors que ce n'est que le début.

– De la fête ?
– Non, de la tournée, putain, qu'est-ce qu'ils sont allés inventer, cent cinquante dates dans l'année.

– Oui, mais tu vas palper un max.

Je lui rappelle les thunes parce qu'en prendre conscience met toujours de la joie.

Je nous verse une rasade. Le nez me démange, tout ce qui m'entoure sent la pharmacie.

– Je vais palper quoi qu'il arrive. Je palpe toujours. Et toi, tu voudrais pas revenir ? Je te donnerai un bon tarif. Quinze mille par concert. Ça te changerait les idées.

– Mais t'as tes minots, là, le bassiste et le tambourineur, ils ont pas trente ans.

– Ils n'ont pas d'endurance. Et ils ne picolent pas au boulot. C'est ce que l'un d'eux m'a dit. Celui avec une tache sur le crâne. Il a fait une école de musique, cette tantouze poilue. Et il ne boit pas en tournée. Tu piges ? Et puis, il ne sait pas jouer.

– Tout le monde sait jouer.

– Pas tout le monde, Kania. Pas tout le monde.

Il me pose une main sur l'épaule.

Quand je jouais avec lui, il se plaignait sans arrêt que je « virtuosais ».

Rien à cirer, ils pouvaient bien me couper de la photo du CD, mais les trucs qu'on a vécus, ça nous appartient et personne ne nous les enlèvera.

– Écoute, tu te rappelles quand on a été en Croatie ? C'était il y a combien, cinq ans ?

– Plus ou moins.

– C'était cool. On pourrait y refaire un saut ? Mais seuls, cette fois, souligne-t-il.

Ce n'était pas si cool que ça, d'après mes souvenirs.

– Et tu te rappelles Ostroleka ? dis-je pour changer de sujet.

À Ostroleka, on a activé tous les extincteurs de l'hôtel et, avec les mecs de Lady Pank, on a arraché une baignoire et on a descendu l'escalier anti-incendie comme en bobsleigh.

Quand les cognes ont débarqué, on leur a dit que c'était les JO de Calgary et qu'on représentait la Jamaïque. Lorsque Rogowiecki, le journaliste, a raconté cette histoire dans l'émission *Non Stop Kolor*, il a failli chialer.

Encore un shot chacun ou je deviens dingue.

– Alors, tu reprendrais ? me demande-t-il.

– Où veux-tu en venir, Zbyszek ?

– Là où je veux en venir, c'est qu'on serait encore capables de faire du bon business ensemble, Kania. Comme avec ces apparts. Tu t'en es mal sorti ?

– Je m'en suis super bien sorti.

– Bien sûr que tu t'en es super bien sorti, putain. Et puis, on sait toujours faire la fête ensemble. Alors, on rejouerait peut-être aussi ?

Il écarte les bras pour signifier que ses intentions sont sacrosaintes et pures.

Je lui souris.

– On ferait un business nickel, c'est clair, dis-je. Mais je ne sais plus comment on joue.

– Foutaises.

– M'en souviens plus, quoi.

Cette fois, c'est moi qui écarte les bras.

– Pardonne-moi, Zbyszek. J'ai la pire mémoire du monde.

– Alors tu as de la chance, dit-il avec son sourire. Alors t'es vraiment un veinard.

Après le troisième shot, je retrouve enfin le goût. Une sensation douce-amère, huileuse – forte, sincère, âcre, brûlant le gosier, blanche dans sa saveur, j'en ronronne de plaisir comme un vieux matou. On tambourine à la porte des toilettes, on tente de me gâcher ce moment, mais non, dégagez, je ne le permettrai pas. Oui, à présent, tout revient en ordre. Je songe à Miette, j'arriverai peut-être à la retrouver dans cette foule, j'arriverai peut-être à redresser le truc. Sa bouche me revient en tête, elle clignote sous mes paupières. Je lui souris. Oui, je

vais tout réparer. C'était quoi le souci avec cette alliance ? Ce n'est pas un problème. Là, je divorce.

– À propos, tu tringles une chatte en ce moment ? me demande Zbyszek.

– Toujours, mon cher.

Il m'indique de verser encore. Faut pas me le répéter deux fois. Quelqu'un continue à cogner à la porte. Va chez les dames, fils de pute. Je regarde la bouteille. C'est super, une bouteille pareille, ça descend à bonne allure, pas trop rapide, pas trop lente. Idéalement. Comme la vie.

– Ça traîne comme si on enfonçait un thermomètre dans le cul d'un Esquimau, dit Zbyszek en désignant la bouteille.

– Mais pas du tout, Zbyszek, on a un rythme de gens cultivés.

Je le contredis, mais amicalement.

Santé. Encore des coups à la porte. On ne peut plus rester tranquille aux chiottes ? On ne peut plus avoir un moment d'intimité, putain ? Un autre pour la route. Santé. Oh, ça tangué. C'est le sol, pas moi. Vlam ! Vlam dans la porte. Je vais t'apprendre les bonnes manières, couillon. Tout le monde aime Marcin. Mais Marcin n'aime pas tout le monde. Par exemple, Marcin n'aime pas ceux qui tambourinent sans raison à la porte des chiottes. Marcin aime Zbyszek. Comme du bon pain. Pour tout ce qu'il a fait pour moi.

– T'es jeune, baise tant que tu le peux. Et ne pense pas à ça, dit-il en désignant mon alliance.

– Je ne sais même pas ce que c'est.

Zbyszek rit aussi franchement qu'il peut ; dans un instant, il va falloir appeler le SAMU pour lui recoudre la bouche. Mais sérieusement, je ne sais pas ce que c'est. C'est quoi ? Où est Miette ? Verse-m'en encore un. Allez, putain. Là, derrière la porte, qui que ce soit, il ne fait pas que tambouriner, il commence à brailler aussi. C'en est assez. Je hais le manque de bonnes manières. Le monde tournoie un peu, mais peu importe,

il tournoie dans la norme, et chaque moment est bon pour une leçon.

Ce loquet avec lequel on ferme la porte de l'intérieur, je n'arrive pas à le viser avec mes doigts, mais je sais que je l'atteindrai sans problème avec ma chaussure. Une chaussure, c'est plus gros qu'un doigt. Et ça a aussi des doigts à l'intérieur, des orteils. J'entends Zbyszek rire quand la porte s'envole vers l'extérieur, droit sur l'autre malotru, un jeune alerte, connard de deux mètres, bien sûr que je le connais. C'est l'autre con au whisky irlandais. Tout concorde, entière description, boutons de manchettes, tatouages alambiqués, barbiçette finement taillée, coiffure au sperme de barbier, c'est précisément toi, vipère, c'est toi qui me gâches la vie depuis toutes ces heures, ces journées, ces semaines, ces mois, je t'ai cherché et tu t'es trouvé. T'es là avec un pote, un autre tout pareil, comme si de rien n'était, et tu cognes à la porte de mes chiottes. Ben désolé, vos jours sont comptés.

Me voyant, il recule d'un pas parce qu'il ne s'attendait pas à une telle tournure des événements, il n'avait pas prévu qu'on sortirait ensemble, Zbyszek, la porte et moi. Il n'avait pas idée de qui se trouvait à l'intérieur. Le Théâtre de Poupées ! Les rois du rock surgis de ce trou paumé de Ciechanów. Espèce de débile puant, nous, on a arraché une baignoire à Ostroleka et on a roulé dedans jusqu'à Calgary pour y remporter une médaille d'or pour la Jamaïque.

– Tranquille, dit-il quand je lui saute dessus et, pour commencer, je lui en mets une dans sa tronche ignoble, une fois, deux fois et une troisième.

Du monde accourt, on me saisit par les épaules, on m'écarte, je me débats, tu ne vas pas me gâcher la vie, tête de nœud, tu ne vas pas piétiner ma dignité, ce sol danse un peu, mais qui, bordel, l'a fait si glissant, c'est tes potes, espèce de jeune con gominé, castrat, taureau à la gomme, bâtard trop sûr de lui, vous allez me dire quoi, bande de putes, qu'est-ce que vous me voulez, tout ce que je désire, c'est vivre un peu.

Je m'arrache et vlan, je lui en remets une dans la tronche.

Je n'y vois plus trop, mais je les entends crier, arrête, laisse-le, y a que Zbyszek qui se marre. Zbyszek se marre parce qu'il se souvient d'Ostroleka, et pas que.

Où est Miette ? Tu m'as aussi kidnappé Miette, enfoiré, tu me l'as prise. Je lui crache à la gueule. Faut qu'il comprenne que ça ne plaisante plus.

Trou noir dans un temps découpé.

Quand je reviens à moi, les aiguilles de ma montre ne sont plus les mêmes. Quelqu'un n'a pas eu peur, il m'a chourré les vieilles pour m'en fourrer des neuves. Mais je suis toujours là, et ça ne me plaît toujours pas. La cour de l'immeuble, des badauds, il y a peut-être Miette dans la foule, toute l'affaire a dû se transposer à l'extérieur. Celui sur lequel je hurle se tient trop loin pour que je le visualise bien, je ne sais pas totalement qui c'est, mais en vérité, je n'ai pas besoin de savoir. Ce qui est sûr, c'est qu'il est contre moi, qu'il me guette depuis longtemps, qu'il amasse des preuves. Et puis, je devais avoir une bonne raison. Je n'aurais pas fait ça sans raison.

Je crache encore, je crois que je vise juste, j'ai toujours su bien mollarder, il s'enfuit et moi, faut que je boive un coup, ça suffit le bordel. Ma gorge se désertifie si vite, des pucerons viennent y faire leur nid.

Mais des types me tiennent fort par les bras, et l'un d'entre eux me demande si c'est bon comme ça et si je vais être gentil. Bien sûr que oui, lâchez-moi les mecs.

Jusqu'au bar, à travers les videurs, où est Zbyszek ? Pourquoi a-t-il soudainement disparu ? Faut qu'il m'aide. J'ai besoin d'une bouteille. Zbyszek ? Où es-tu ? Miette ? Un sourire file dans la foule par laquelle il faut se frayer un chemin, comme si on traversait une forêt d'arbres chauds et animés. Peuvent pas rester droits sans bouger un instant ? Pourquoi doivent-ils me déranger à ce point ?

- Je crois que vous avez eu votre dose, monsieur.
- Dis pas ça ou tu vas aller en taule.

– Vraiment. Je ne vous servirai pas.

Vlam ! la main sur le comptoir, les verres volent, dans ce cas, je vais me servir moi-même. SS-man, indic' communiste, file-moi une bouteille. Et ce gobelet, celui à bière, là, en plastique, ça peut aller. Je le lui arrache des mains, je verse directement dans le gobelet. C'est super, ces gobelets en plastoc, ils contiennent beaucoup.

Les gens n'arrêtent pas de me fixer, c'est la seule chose qu'ils savent faire. Pas besoin de me retourner vers eux pour savoir qu'ils le font avec respect. Ils peuvent fomenter ces complots contre moi, mais je finis toujours par leur montrer qui dirige.

– Kania, vas-y tranquille.

C'est Zbyszek.

– Zbyszek..., dis-je en lui souriant.

– Viens, on va faire un tour.

Trou noir. Maintenant, je suis dans une auto. Ça pue un peu. Je ne sais pas où est mon gobelet. Ils ont dû me le prendre. C'est Zbyszek qui a fait ça, il est avec eux aussi, bien sûr, il faisait semblant d'être un ami pour me trahir à la fin. Mais c'est normal. J'aurais dû le savoir. Tout s'assèche encore si affreusement vite. Faut que je m'achète une bouteille, que je descende dans ma Super Piaule, pour mon Super Temps, faut que je me mette de la bonne musique rock, de la vraie, Tool, King Crimson, Metallica. Pas de la merde, pas la *Russie*, rien que la pure vérité. C'est insultant, tout ça. Rien que de la bonne zique. Kaczkowski *forever*. Je vais marcher, rêver, je vais voler. Je vais être dans ma Super Nuit. Pourquoi suis-je venu, au juste ? Pourquoi suis-je resté dans cette foule, emmitoufflé dans une ignoble musique comme dans une couette sale arrachée à un clochard ? C'était quoi mon but ? Fallait rester à la maison. Tout serait passé, parti, éteint. J'aurais eu chaud plus vite, j'aurais été confortable et bien, je me serais glissé plus vite dans cette grande combinaison d'enfant poilu. J'aurais été paisible plus vite.

Marta, rien que Marta. Elle ne dort pas encore. Marta surgit toujours lorsque enfin ça devient super, et elle gâche tout. Son grand visage, de plus en plus vieux, de seconde en seconde. Non, cette fois, ça ne peut pas se passer comme ça. Cette fois, elle n'entrera pas dans la Super Piaule, elle ne va pas commencer à crier, à pleurer, à menacer d'appeler les flics, à faire toutes ces choses mesquines, elle ne va pas démolir mes bons moments. Non, Marta, désolé. Tout ne tourne pas autour de toi, autour de tes cris, autour des jérémiades qui te tombent de la gueule, ce n'est pas ma faute si tu as cessé de chanter après ce premier disque raté dont tout le monde s'est moqué. Je t'avais dit ce qu'il aurait fallu faire. Tu ne m'as pas écouté.

Et maintenant, j'anticiperai ton attaque.

– Chez le fleuriste, celui qui est ouvert de nuit, dis-je au conducteur.

– Et où est-ce que ça serait ?

– Vérifie sur ton téléphone.

Tout le monde s'en sortirait bien mieux en me prenant au sérieux. Je suis capable d'imaginer le futur, d'analyser les conséquences de mes actions et de les prévenir en temps utile. C'est ça, la sagesse.

D'abord, la mission de prévention, puis la récompense. Oui, le chemin vers la récompense est long, mais c'est la vie. Je suis terriblement sage. J'accepte l'adversité avec sang-froid.

– C'est là, constate le chauffeur.

Chez le fleuriste, je manque de gerber ; elles sont horriblement douceâtres, toutes ces plantes, faut que je m'aère. Je sors, je prends quelques inspirations, puis j'y retourne.

– Et pour vous, ça sera ? me demande la vendeuse, une femme fatiguée au fort accent de l'Est.

– Tout, décidé-je.

– Très drôle.

– Sans sens de l'humour... la vie serait un cauchemar.

Pourquoi cette boutique est-elle si chancelante, est-ce que les fleurs ont besoin de se balancer ainsi pour mieux pousser ?

Probablement pas, de toute manière, elles sont coupées. Pourquoi tu as branché l'oscillation, sale conne ? Je sors le portefeuille de ma poche, et ma carte du portefeuille, une carte toujours dorée que je lui présente comme une plaque du FBI qui m'autorise à commettre des actes dont ne peut rêver le commun des mortels.

L'or est toujours réservé aux audacieux.

En vérité, une partie au fond de moi l'aime toujours. Marta.

Cet amour est un pépin avalé, non digéré. Dans des moments comme celui-ci, ce pépin devient incandescent, il se transforme en charbon rouge qui me réchauffe progressivement le ventre. Vingt-quatre années ensemble. Quelqu'un peut-il me dire quelque chose que je ne sache déjà ? Vingt-quatre ans de vie commune, c'est un prisme où tombent d'une part amour et affection, et de l'autre en surgissent tant de rages et de ressentiments qu'ils se fondent en un unique arc-en-ciel sale, aucun moyen de les compter, de les séparer, impossible.

Je m'empare du premier pot qui passe, plein de tulipes jaunes.

– On va le charger dans la voiture, là, dis-je en lui indiquant la direction qui mène vers mon carrosse garé sur le trottoir.

Je montre au tacot qu'il doit aussi se bouger et charger pareil. Le tacot est plus éveillé. Il remarque que tout ne rentrera pas.

– Charge autant que tu peux, lui dis-je.

Cependant, le monde qui m'entoure tangué trop, l'un des pots me tombe des mains et éclate en morceaux épais, les petites roses gisent orphelines dans leur film plastique et la flaque sur le trottoir sale, alors je leur indique qu'ils n'ont qu'à charger le reste ensemble, ils y arriveront à coup sûr. Je me décale, je m'appuie contre le coffre et me moque d'eux à m'en battre les flancs, on dirait Jacek et Placek, les jumeaux fripons du film *Les Mangeurs de Lune*.

Sans plaisanteries, la vie n'a aucun sens. Je sors mon téléphone de ma poche et fais semblant d'appeler la police.